

Les linguistes nahuatlantos, acteurs de la construction de l'identité nationale mexicaine (1850-1865)

Marie Lecouvey

► To cite this version:

Marie Lecouvey. Les linguistes nahuatlantos, acteurs de la construction de l'identité nationale mexicaine (1850-1865). Oddo, Alexandra and García de Lucas, César. Magister dixit : mélanges offerts à Bernard Darbord par ses collègues et ses disciples, Presses universitaires de Paris Nanterre, pp.175-192, 2016, CRIIA, 978-2-85901-051-5. hal-01543805

HAL Id: hal-01543805

<https://hal-univ-paris10.archives-ouvertes.fr/hal-01543805>

Submitted on 30 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LINGUISTES NAHUATLATOS, ACTEURS DE LA CONSTRUCTION DE L'IDENTITE NATIONALE MEXICAINE (1850-1865)¹

Marie Lecouvey
Université Paris Ouest Nanterre La Défense

La *Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística* (à l'origine dénommée *Instituto*), l'une des premières sociétés savantes du Mexique, publie en 1839 le premier numéro de son bulletin; puis, après une dizaine d'année d'interruption, cette publication devient mensuelle. En 1849, le Mexique sort de l'invasion américaine ; il subit ensuite de nombreux affrontements entre libéraux et conservateurs, incluant la *Guerra de Reforma*, et connaît à partir de 1863 deux régimes simultanés : la République, gouvernée par Benito Juárez, et l'Empire de Maximilien de Habsbourg, appelé au Mexique par une commission conservatrice et soutenu par l'intervention des armées françaises de Napoléon III. Malgré les incessants rebondissements politiques, les gouvernements successifs maintiennent pour la plupart une attitude bienveillante vis-à-vis de cette société savante, lui permettant d'élaborer et d'affiner des statistiques de chacun des Etats de la République et de maintenir le rythme de ses publications. En feuilletant les bulletins de la première époque, qui s'étend de 1850 (année d'édition du premier tome, incluant la réimpression des premiers numéros) à 1865 (onzième tome), on s'aperçoit immédiatement que les sociétaires considéraient comme utile une palette de savoirs qui s'étendait bien au-delà de la géographie et même des sciences humaines : l'étude des langues indigènes du Mexique y trouve place aux côtés, entre autres, de la botanique et de l'entomologie. Cette utilité était-elle uniquement tournée vers la construction d'un savoir à usage interne, c'est-à-dire servant à gouverner le pays de manière rationnelle, et à diffuser auprès des masses une image cohérente de la nation dans laquelle ils puissent se reconnaître², ou bien comportait-elle d'autres aspects, à usage externe ? Rappelons que la viabilité d'une communauté nationale ne se mesure pas seulement à l'aune de sa cohérence interne mais dépend aussi de sa respectabilité et de ses relations extérieures, ce que les Mexicains ont rapidement expérimenté à leurs dépens. Or la politique scientifique du pays au XIX^e siècle n'est pas sans lien avec cet impératif de respectabilité. Nous commencerons donc par étudier avec quelles missions les linguistes mexicains ont été intégrés au bataillon des savants construisant le savoir national : à partir de leurs écrits et de ceux de leurs contemporains, nous observerons en premier lieu l'apport de la linguistique mexicaine au rayonnement du pays. Si l'on peut comprendre que les linguistes européens soient fascinés par les langues indo américaines, si différentes de celles de l'Europe, il peut être plus surprenant de découvrir un

¹ Merci à Erika Pani pour ses précieux conseils bibliographiques et commentaires, à Irina Valladares pour son travail d'éclaircissement à Mexico et sa relecture, à Pilar González et à Inés García pour leurs observations et corrections. Ma reconnaissance envers la bienveillance discrète et constante de Bernard Darbord me conduit à lui offrir une réflexion portant sur les linguistes, en un lieu et une époque qui me sont plus familiers que d'autres : le Mexique de la seconde moitié du XIX^e siècle. Je remercie Alexandra Oddo et César García de Lucas de m'en donner l'occasion. Le titre de cet article peut laisser à penser qu'il va traiter de la façon dont l'étude des langues indigènes renforce la construction d'une communauté imaginaire, appliquant les théories préexistantes au sujet de la nation comme communauté imaginée à un objet donné : la linguistique mexicaine du XIX^e siècle. La démarche adoptée ici va en sens inverse : à partir des sources, qui se placent dans une logique d'ouverture à la science, nous cernerons le lien entre l'universel et le national, entre le savoir et la politique.

² Anderson, B., *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 1996.

intérêt semblable dans un pays résolument tourné vers l'homogénéisation culturelle en vue de construire une nation civilisée sur laquelle ni l'Europe ni les Etats-Unis n'exerceraient leur impérialisme. Nous chercherons donc dans un second temps quelle était le sens de souligner la diversité de langues, et donc de peuples, au sein de ce qui devait devenir une nation unie : la conscience de cette diversité était-elle tournée vers un projet d'avenir, une utilité pragmatique de ces langues, ou bien uniquement vers un passé indigène dont on voulait souligner la richesse, surmontée dans le présent ?

Ce travail apportera quelques éléments de réponse à ces deux questions, permettant ainsi de mieux mesurer la portée politique du travail des linguistes mexicains et leur insertion dans la vie culturelle et institutionnelle du Mexique. Il s'appuie d'une part sur la lecture des bulletins de la première époque, consultés à Mexico, Madrid et Paris,³ d'autre part sur la bibliographie récente consacrée aux linguistes et à leurs liens avec la nation, voire avec la politique, principalement l'ouvrage de Bárbara Cifuentes, *Lenguas para un pasado*.⁴

1. LES LINGUISTES MEXICAINS AU SERVICE DU RAYONNEMENT DU MEXIQUE

La construction d'une identité nationale par la science, qu'elle soit ou non un objectif conscient, n'implique en aucun cas que les savants mexicains soient limités à un entre-soi, bien au contraire : ce travail se fait à l'intérieur et à l'extérieur du cadre national. En 1865, le bulletin fait état de contacts réguliers avec quatorze sociétés savantes étrangères, dont quatre françaises (l'armée française occupe une partie du Mexique), quatre américaines, une association madrilène et une autre située à La Havane.⁵

Établissant en 1861 une première bibliographie,⁶ le sociétaire José Guadalupe Romero, *magistrado de la catedral de Morelia*,⁷ recense sur onze pages les ouvrages rédigés au sujet des langues indigènes de la Nouvelle Espagne ; il indique ensuite : « Después de nuestra independencia, muy pocas personas se han dedicado al estudio de nuestros idiomas indígenas. Yo solamente conozco las obras siguientes : » la dernière page comporte deux courtes listes, l'une intitulée *nacionales*, la seconde *extranjeros*. Si pendant la période coloniale l'étude des langues indigènes était en premier lieu destinée à faciliter l'évangélisation, son intérêt paraît en effet moins évident après 1821, à une époque où les classements de population par *casta*, ou catégorie ethnique, sont interdits au nom de l'égalité de tous les Mexicains et où les manifestes sont rédigés en Espagnol et se réfèrent uniquement à des valeurs politiques d'origine européenne.

On constate cependant, non seulement que plusieurs Mexicains ont consacré des ouvrages aux langues autochtones, mais aussi que la Société Mexicaine de Géographie et de Statistique (dorénavant *SMGE*) approuve leur démarche et leur consacre une partie des fonds résultant des cotisations de ses membres, et reçoit même, en ce qui concerne la publication du bulletin,

³ Certains sont consultables à la Bibliothèque Centrale du Museum National d'Histoire Naturelle (Paris), d'autres à Madrid au CSIC, d'autres enfin se trouvent dans divers fonds à Mexico (IIH de la UNAM, BNM.).

⁴ Cifuentes, B., *Lenguas para un pasado, huellas de una nación. Los estudios sobre lenguas indígenas de México en el siglo XIX*. México, Plaza y Valdés, Conaculta. INAH, 2002. Un autre ouvrage, publié aux Etats-Unis, serait essentiel pour approfondir le lien entre les linguistes et la politique : Mc Donough, Kelly S., *The Learned Ones: Nahua Intellectuals in Postconquest Mexico*, Tucson, The University of Arizona Press, 2014.

⁵ « Documento n°8. Sociedades con las que se está en relación », *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística*, t. XI, 1861, p. 24.

⁶ José Guadalupe Romero « Catálogo de los escritores de nuestros idiomas indígenas », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 374-386.

⁷ « Lista de los Sres Socios de Número y Honorarios de la Sociedad mejicana de geografía y estadística, en la fecha colocados por el orden de su antigüedad », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 9. Romero fut sans doute nommé membre en 1859, puisqu'il n'apparaît pas dans la précédente liste, datée de 1858.

l'aide de l'Etat. Suite à un courrier de J. F. Ramírez, la *SMGE* décide en 1851, conformément à ses suggestions, de former une bibliothèque regroupant des copies des grammaires et vocabulaires dormant dans les évêchés, de créer des *juntas auxiliares* en province et de solliciter l'aide du clergé à l'échelle nationale pour atteindre l'objectif proposé. Quel en est le bénéfice pour le Mexique ? Il est peut-être lié au fait que des savants européens se soient penchés sur ces mêmes langues dès la première moitié du XIX^e siècle : pour une douzaine d'ouvrages mexicains, cinq ouvrages européens sont cités dans l'article de Romero.

Les savants mexicains sont en dialogue avec ceux des Etats-Unis et d'Europe à plusieurs titres, ce qui apparaît clairement dans le bulletin de la *SMGE* : tout d'abord, les étrangers voyagent au Mexique et y collectent des informations qui sont ensuite publiées, non seulement dans leur propre pays, mais parfois aussi au Mexique, en vertu des liens tissés sur place. Ensuite, les Mexicains prennent pour référence une bibliographie internationale et polyglotte, quel que soit le sujet abordé : ils critiquent et complètent un savoir à portée universelle et contribuent à l'enrichir.

1.1. Une société savante ouverte aux étrangers et à leurs apports

Plusieurs savants européens s'intéressant à l'Amérique y ont séjourné, rencontrant ainsi leurs homologues mexicains et s'intégrant pour certains à la Société de Géographie. C'est ainsi que l'Abbé Brasseur de Bourbourg, présent au Mexique vers 1850, devient membre de la société (il co-signe la note de 1851 de J. F. Ramírez concernant les suggestions, cf. *infra*) puis correspondant résidant à Boston en 1851 ;⁸ sa *Carta para servir de introducción a la historia primitiva de las naciones civilizadas de la América Septentrional*, publiée à Mexico en 1850, sera par la suite reproduite dans le bulletin.⁹ Quant au Baron de Humboldt, s'il n'y est pas publié avant la seconde époque du bulletin, où un numéro spécial, illustré de plusieurs portraits, lui est consacré en 1869, il est en revanche nommé membre de l'Institut dès sa fondation ;¹⁰ J. C. Buschmann, philologue allemand qui fut son secrétaire après avoir séjourné au Mexique en 1827-1828, envoie à la Société un article sur les noms aztèques qui est publié en 1860.¹¹ En 1851, Joseph Aubin, professeur de langues indigènes, est chargé par la *SMGE* de la partie linguistique de son futur *Diccionario Geográfico* pour lequel il projette de former un lexique de la faune et de la flore et un registre étymologique de noms de villages.¹² Parmi les historiens, William G. Prescott est membre honoraire en 1851.¹³ A cette date, la société compte aussi des correspondants aux Etats-Unis, au Guatemala, en Californie, en France (Thomas Murphy et Manuel Arago), en Angleterre, aux Pays Bas et en Italie (José María Montoya). Les bulletins de la société transcrivent par la suite les discours des nouveaux membres, parmi lesquels figurent plusieurs étrangers résidant au Mexique. C'est donc une société nationale, mais à portée internationale.

⁸ « Lista de los señores socios de número de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística », *BSMGE*, t. II, 1851, p. 389-391.

⁹ Brasseur de Bourbourg, Charles Etienne : « Cartas para servir de introducción a la historia primitiva de las naciones civilizadas de la América Septentrional », México, Murguía, 1851 et *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 309 et t. X, 1863, p. 319.

¹⁰ « Individuos que componen el Instituto Nacional de Geografía y Estadística », *BSMGE*, t. I, 1850, p. 71-72; document daté du 26 octobre 1838, faisant suivre d'une astérisque les noms des membres nommés dès l'origine de l'Institut, tels celui de Humboldt.

¹¹ Buschmann, J. C., « De los nombres de lugares aztecas », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 27-153.

¹² Cf. Cifuentes, B., *op. cit.* p. 25, note 53. Ce dictionnaire ne fut pas réalisé; suite à la publication à cette époque du *Diccionario universal* à l'élaboration duquel participent d'ailleurs une partie des membres de la société.

¹³ « Lista de los señores »... *op. cit.* t. II, 1851, p. 389-391.

Les Etats-Unis sont aussi un lieu de production du savoir sur l'Amérique et les Mexicains citent volontiers leurs homologues américains de la Société Philosophique de Philadelphie, de la Société Ethnologique Américaine ou de la Société Smithsonianne, avec lesquels il sont parfois en contact. En 1864, l'un des membres, José Ramón Pacheco, qui se rend aux Etats-Unis, y emporte deux caisses de livres pour l'Institut Smithsonian, et en rapporte une caisse de livres offerts par ledit institut à la *SMGE* et choisis par Pacheco lui-même.¹⁴ En vue de l'établissement d'un inventaire des langues indigènes, les études menées dans le pays voisin offrent un modèle utile. En décembre 1850, depuis l'Etat de Durango où il réside, José Fernando Ramírez incite la Société à se lancer dans cette tâche :

« Tal empresa, digna por todos títulos de su instituto y de la ilustracion de sus miembros, completaria ventajosamente el trabajo comenzado en la República vecina por Mr. *Alberto Gallatin*. En la memoria que este ilustre filólogo presentó a la *American Antiquarian Society* intitulada: *A sinopsis of the Indians tribes within the United States caste of the Roki [sic] Mountains and in the British and Russian possessions in North America*, presenta reunidos y compara dos vocabularios mas ó menos abydabtes de noventa de las lenguas que se hablan en el territorio de los Estados-Unidos, ilustrados con un precioso mapa, que designa sus localidades actuales y las que ocupaban cuando la civilizacion europea vino á dispersarlas. El se detuvo al llegar á la línea de México, ¿y no seria útil á la ciencia y glorioso á la Sociedad de geografia completar su obra?... »¹⁵

L'auteur suggère cependant de réduire la quantité de mots à recueillir, pour des motifs sur lesquels nous reviendrons en seconde partie : il souhaite donc adapter ce modèle. Cette attitude critique est représentative du rapport des savants mexicains à leur bibliographie.

1.2. Valorisation de l'apport du Mexique au savoir universel

Les Mexicains ne se contentent pas d'intégrer au savoir national les connaissances apportées par des étrangers. Ils en soulignent les exactitudes comme les défauts et les rectifient avec la même simplicité que lorsqu'ils jugent les écrits de leurs concitoyens.¹⁶ Les trois principaux linguistes qui compilent les écrits antérieurs et les complètent, José Fernando Ramírez (1804-1871), Manuel Orozco y Berra (1818-1881) et Francisco Pimentel (1832-1893), entretiennent des liens étroits avec la Société de Géographie. J. F. Ramírez en devient membre en 1851¹⁷ et F. Pimentel vers 1864, tandis que M. Orozco y Berra en est membre honoraire.¹⁸ Faustino Galicia Chimalpopoca (1802 ? – 1877), spécialiste du nahuatl mais moins versé dans la linguistique théorique, devient probablement membre de la société en 1859.¹⁹ En 1860, la 13^e commission de la Société de Géographie, chargée « de la historia del país », compte trois membres, parmi lesquels figurent José Fernando Ramírez et José Guadalupe Romero ; la 15^e commission, intitulée « todo lo relativo a los idiomas y dialectos de los aborígenas » se compose de Faustino Galicia et José Fernando Ramirez. En 1861, suite à une réorganisation

¹⁴ « Reseña de los trabajos científicos de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística, en el año de 1864, leída en la sesion del 5 de Enero de 1865, por el secretario perpetuo Exmo. Sr. D. J. Miguel Arroyo », *BSMGE*, t. XI, p. 7.

¹⁵ « Acuerdo de la Sociedad para la publicación de una nota del Sr. D. José F Ramírez sobre idiomas antiguos del país, y dictamen que recayó sobre este asunto », *BSMGE*, t. II, p. 207-214.

¹⁶ A ce sujet, B. Cifuentes parle de « bibliografía mundial » ; cf. Cifuentes, B., *op. cit.*, p. 35.

¹⁷ « Lista de los señores socios de número », *BSMGE*, t. II, p. 389-394.

¹⁸ « Registro de los señores socios de número de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística », *BSMGE*, t. XI, 1861, p. 9.

¹⁹ « Lista de los Sres Socios de Número y Honorarios de la Sociedad mejicana de geografía y estadística, en la fecha colocados por el orden de su antigüedad », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 8.

des commissions, Manuel Orozco y Berra est intégré à la commission étudiant les « langues du pays, les lieux où elles sont parlées et le nombre d'habitants qui les pratiquent ».²⁰

Chacun des trois premiers linguistes valide ou invalide les hypothèses de ses prédécesseurs. Nous venons de citer la lettre de J. F. Ramírez adressée en décembre 1850 à la Société. Or ledit courrier commence par une réfutation de l'affirmation d'un certain Diego Lavandera, selon laquelle le seri serait semblable à l'arabe, réfutation justifiée dans la première partie du courrier.²¹ Manuel Orozco y Berra, auteur de la première synthèse sur les langues indigènes du Mexique²² publiée dans des circonstances que nous évoquerons plus bas, et par ailleurs historien et géographe, se montre hautement préoccupé de l'image internationale des scientifiques du Mexique, préoccupation partagée par les rédacteurs du *Bulletin*. Le tome XI inclut ainsi une lettre qu'il adresse le 14 janvier 1865, en tant que *subsecretario de Fomento*, au ministre français de l'Instruction Publique. Relevant dans le premier numéro des *Archives de la commission scientifique du Mexique* le passage suivant :

« La Francia, se dice, podría poner en el Valle de México los primeros cimientos de una triangulación geodésica, por medio de la medida de una base y por una rigurosa nivelación, que sería de gran utilidad por la cercanía de los lagos. Esto, añade, “iniciaría en los métodos de precision á los sábios mexicanos, quienes mas tarde podrían estender el trabajo al resto del Imperio. »

Orozco y Berra remercie le ministère pour son intérêt et se propose d'informer la future commission scientifique de l'état actuel de la cartographie au Mexique et des diverses expéditions réalisées tant vers la frontière Nord qu'à l'Isthme de Tehuantepec (étudiant la possibilité de creuser un canal inter-océanique), joignant à son courrier plusieurs documents, tels que la « Memoria para la carta Hidrográfica del Valle », publiée auparavant dans le *BSMGE* et dont il est l'auteur. De cet état des lieux découlent deux conclusions:

« 1ª., que existe medida una base Geodésica, está la ciudad de México situada astronómicamente con toda la precision apetecible, hay nivelaciones generales que poder aprovechar, se ha principiado una red de triángulos geodésicos, &c. 2ª., que la Comision, al llegar á nuestro país, no tendrá grandes obstáculos para entenderse con nuestros ingenieros, quienes están competentemente iniciados en el manejo de los instrumentos mas precisos, en los cálculos mas complicados, y en la resolucion de los problemas difíciles de la topografía, de la geodesia y de la astronomía práctica. »²³

Ce discours indique on ne peut plus clairement que la science est une affaire de dignité et de respectabilité, et l'un des meilleurs moyens pour le Mexique de ne pas se laisser ranger dans la catégorie des territoires à conquérir, mais de revendiquer au contraire une place dans le concert des nations civilisées. Alors même que le Second Empire implique une tentative française de glorifier la France aux dépens du Mexique, les savants mexicains, tout en acceptant la collaboration avec leurs homologues français, refusent cet impérialisme culturel et prouvent qu'il manque de fondement.

Quant à Francisco Pimentel, il ne doit sa nomination à la SMGE qu'à son œuvre de linguiste. Déjà mentionné en 1861 par J. G. Romero pour son travail en cours, il indique la même année dans son discours d'entrée à la société :

²⁰ Cf. Cifuentes, B., *op. cit.*, p. 39.

²¹ « Acuerdo de la sociedad para la publicación de una nota del Sr. D. José F. Ramírez, sobre idiomas antiguos del país, y dictámen que recayó sobre este asunto », *BSMGE*, t. II, 1851, p. 207-214.

²² Orozco y Berra, M., *Geografía de las lenguas y Carta etnográfica de México. Precedidas de un ensayo de clacificación de las mismas lenguas y de apuntes para las inmigraciones de las tribus*, Mexico, J.M. Andrade y F. Escalante, 1864.

²³ Orozco y Berra, M., « Carta dirigida por el Subsecretario de Fomento a S. E. el Ministro de Instrucción Pública en Paris », *BSMGE*, t. XI, 1865, p. 151-155.

«Apenas tuvo conocimiento esta Sociedad de que me ocupaba en escribir una obra sobre las lenguas indígenas de México, cuando esto fué bastante para que me considerase digno de recibirme en su seno, prueba inequívoca del aprecio con que vé toda clase de trabajos científicos, y de que quiere alentar á sus autores honrándolos por todos los medios que están á su alcance. »²⁴

En 1862 et 1865 est publiée la première partie en deux tomes de l'ouvrage de Pimentel intitulé *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indígenas de México, o Tratado de filología mexicana*, deuxième ouvrage de synthèse concernant les langues indigènes du Mexique ; cette monographie recense 11 familles linguistiques et plus de cent langues parlées au Mexique ou disparues. Elle est remarquée et appréciée, notamment en France, en Allemagne, aux Etats-Unis : l'avertissement du tome 2 renvoie entre autres à un courrier de Buschmann, à un opuscule du Baron de Gagern et à un article de Justo Petermann ;²⁵ le prologue de la seconde édition (« única completa ») publiée en 1874²⁶ comporte un résumé des critiques favorables de la décennie antérieure et une réponse point par point aux réticences ponctuelles exprimées par Aubin, signe de l'importance accordée par l'auteur au dialogue avec ses confrères étrangers sur un pied d'égalité. La SMGE consacre elle aussi une page au succès de l'œuvre et, particulièrement sensible à cette reconnaissance internationale, attribue à Pimentel une médaille spéciale assortie du financement de la publication du tome II.²⁷

L'érudition des linguistes et leur insertion dans une communauté dépassant largement le cadre national offre au Mexique un espoir de briller parmi les nations civilisées. Les linguistes, en particulier, rapportent des lauriers à la nation mexicaine, qui en retour contribue parfois aux frais générés par leurs publications, ce qui dans une période troublée est le signe que ces recherches, et le prestige qui en découle, sont primordiales pour les gouvernements concernés. La politique internationale ne repose pas exclusivement sur l'armée et la diplomatie, les savants contribuent profondément au prestige et à la respectabilité du Mexique.

2. UNE NATION DE NATIONS : QUELLES FONCTIONS POUR L'ETUDE DES LANGUES INDIGENES ?

Les linguistes mexicains sont les héritiers d'une longue tradition initiée dès la conquête. L'intérêt pour les langues et les cultures américaines reposait alors sur un double enjeu. D'une part, la nécessité d'agir sur les « naturels » afin de leur faire embrasser la foi chrétienne imposait une bonne connaissance de leur langue et de leurs usages ; d'autre part, dès le XVIIe siècle comme l'illustrent les écrits et les actes de Sigüenza y Góngora,²⁸ la sauvegarde de toutes les preuves du haut degré de culture de certaines civilisations autochtones d'Amérique permettait de défendre l'honneur du continent et de revendiquer pour ses habitants une dignité égale à celle des Européens, ôtant à ces derniers un prétexte de domination : à l'égale dignité était subordonnée la revendication d'un traitement égal entre

²⁴ « Discurso sobre la importancia de la lengüística [*sic*], leído por el Sr. D. Francisco Pimentel al tomar asiento por primera vez en a SGE el 22 de agosto de 1861 », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 367-371.

²⁵ Pimentel, F., *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indígenas de México : o tratado de filología mexicana* / por Francisco Pimentel. Tome 2, Mexico, Andrade, 1865, p. V.

²⁶ Pimentel, F., *Cuadro descriptivo y comparativo de las lenguas indígenas de México : o tratado de filología mexicana* / por Francisco Pimentel. - 2. ed. unica completa., México, Tip. de I. Epstein, 1874-75, vol. 1, p. I-VII.

²⁷ « Reseña de los trabajos científicos de la Sociedad Mexicana de Geografía y Estadística, en el año de 1864, leída en la sesion del 5 de Enero de 1865, por el secretario perpetuo Exmo. Sr. D. J. Miguel Arroyo », *BSMGE*, t. XI, 1865, p. 5.

²⁸ Cf. Von Kugelgen, H., « Carlos de Sigüenza y Góngora, su *Theatro de Virtudes Políticas que Constituyen un Príncipe* y la estructuración emblemática de unos tableros en el Arco de Triunfo », Museo Nacional de Arte, *Juegos de ingenio y agudeza, la pintura emblemática de la Nueva España*, Mexico, Mexico, CNCA, 1994, p. 151-161.

sujets péninsulaires et sujets américains d'un même souverain. La mise en valeur des cultures préhispaniques rehaussait le prestige du continent et le rapprochait de celui de l'Europe.

La recherche des origines jouait elle aussi un rôle essentiel dans la stratégie d'affirmation des créoles, puisque dans un monde catholique, la dignité d'un peuple passait par sa participation à l'histoire du salut : il importait donc de retrouver les origines des nations autochtones en déterminant comment elles se rattachaient à l'arbre généalogique d'Adam, afin de confirmer leur inscription dans les desseins de Dieu et leur égalité avec l'Europe.

Quelle attitude adoptent les linguistes du XIX^e siècle vis-à-vis de cette double tradition ? Leurs recherches doivent-elles permettre, comme les grammaires et les vocabulaires établis auparavant par certains membres des ordres religieux, d'agir efficacement sur les populations autochtones en leur transmettant dans leur propre langue des notions et valeurs spécifiques, c'est-à-dire désormais celles de la nouvelle nation ? Portent-elles sur le lointain passé, prolongeant la recherche des origines ?

2.1. Un projet d'éducation passant par l'acculturation

Il est bien connu que le projet politique libéral, hérité de la Révolution française, mais aussi dans une certaine mesure des Lumières, vise d'une part à fonder une société d'individus égaux, d'autre part à réduire les pouvoirs et les biens de toutes les corporations afin de développer la propriété individuelle, considérée comme le fondement de la liberté : les biens propres des municipes et leurs attributions ne cessent de diminuer au fil du siècle, dans une logique de centralisation du pouvoir politique déjà entamée par les Bourbon au XVIII^e siècle.²⁹ Les communautés (indigènes ou non), en tant que corporations hiérarchisées, sont un frein à la réalisation de l'idéal de l'individu libre et propriétaire. Lorsque le système colonial est démembré, la dénomination d'Indien, tout comme les autres mots désignant la « race », est bannie, et les dispositifs spécifiques, tels que les *protectores de indios*, sont supprimés. Dans la nouvelle nation, tous sont « Américains » (dès 1813 sous la plume de Morelos), puis « Mexicains ». On assiste ainsi à une « invisibilisation des Indiens », qui sont censés présenter les mêmes caractéristiques que les autres habitants du territoire national, ce qui est une forme d'exclusion de fait.³⁰ En réalité, la page n'est pas tournée du jour au lendemain : à Mexico, le *Colegio de San Gregorio*, qui éduquait les élites indigènes, assure la formation de plusieurs générations d'Indiens lettrés, parmi lesquels figure le linguiste Faustino Galicia Chimalpopoca, qui y étudie vers 1810 et y enseigne par la suite.³¹ Les linguistes choisissant d'étudier les langues indigènes s'opposeraient-ils délibérément à cette politique générale d'invisibilisation ?

En règle générale, la Société de Géographie manifeste un grand intérêt pour la préservation et la publication des vocabulaires, grammaires et études inédits portant sur les langues indigènes, afin de préserver ce patrimoine et de faciliter son étude. Dans son bulletin sont ainsi publiés des ouvrages coloniaux concernant le cora, matlatzinga et d'autres langues.³² Elle intercède

²⁹ Cf. Annino, A., « Soberanías en lucha », dans Annino, A et Guerra, F. X. (coord.), *Inventando la nación*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2003, p.152-184.

³⁰ Voir par exemple, pour le Río de la Plata : Quijada, M., « De la invisibilización al re-nacimiento: la cuestión indígena en la Argentina, siglos XIX a XXI », *Anales del Museo Nacional de Antropología* n° X/2004, p. 117-152.

³¹ cf. Biographie de Faustino Galicia Chimalpopoca dans Mc Donough, K., *Indigenous Experience in Mexico: Readings in the Nahuatl Intellectual Tradition*, thèse de doctorat, Université du Minnesota, juin 2010.

³² « Vocabulario de la lengua castellana y cora, dispuesto por el padre José de Ortega », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 561-604, « Arte doctrinal y modo general para aprender la lengua Matlatzinca, para la administración de los Santos Sacramentos, así para confesar, casar y predicar con la la definición de Sacramentis y demas cosas

aussi plusieurs fois auprès des gouvernements afin que les toponymes ne soient pas modifiés par les dirigeants locaux, obtenant en retour l'envoi d'une circulaire ministérielle aux gouverneurs des Etats afin de les informer de l'importance desdits toponymes, généralement en langues indigènes : ladite circulaire est alors publiée dans le bulletin de la Société.³³

En revanche, il n'est pas aisé de trouver des références aux Indiens contemporains (en chair et en os) dans les travaux linguistiques : ils apparaissent davantage dans les statistiques élaborées pour chaque Etat, où ils sont généralement considérés sous l'angle de leur utilité pour l'implantation de nouvelles cultures ou d'autres activités économiques. On relève une exception dans le prologue à la seconde édition du *Cuadro descriptivo*, où Francisco Pimentel indique à l'intention de ses collègues étrangers : « Cuando me ha sido posible he rectificado con los mismos indígenas mis observaciones, lo cual no siempre puede hacerse en México [...]. En consecuencia, suplico á los críticos extrangeros [sic] no juzguen de mi obra por lo que pasa en su nación.»³⁴ L'étude des langues et dialectes régionaux se fait sans doute davantage sur le terrain en Europe, où le folklorisme incite à répertorier les cultures rurales, qu'au Mexique. Pourtant J. F. Ramírez suggérait en décembre 1850 que les missionnaires se chargent de constituer des vocabulaires de chacune des langues parlées sur le territoire mexicain, prenant ainsi le relais des linguistes sur le terrain et incitant à la constitution de *juntas auxiliares* locales, ce qui fut fait peu après. L'insuffisance des infrastructures n'explique donc pas cette absence des Indiens du présent dans le discours linguistique.

L'intérêt linguistique pour les Amérindiens n'est pas nécessairement le signe d'une curiosité envers les populations indiennes et leurs conditions de vie, et encore moins celui d'une volonté d'adaptation du projet national à la diversité des cultures existant sur le territoire. La meilleure preuve en est le discours de Pimentel dans son ouvrage la *Memoria sobre las causas que han originado la situación actual de la raza indígena de México y medios de remediarla*.³⁵ Il y dénonce certes un désintéret politique envers les difficultés particulières que rencontrent les Indiens et y affirme que le salut de la nation passe par des mesures spécifiques adaptées à cette population. Pourtant il ne se fait pas le héraut des droits des Indiens, et s'en défend même explicitement :

« Diremos, pues, que en ninguna manera se deba considerar la raza indígena de México de una manera *absoluta* sino *relativa*; no se le debe ver como aisada, sino como parte de una nacion, y, en consecuencia, ligados sus intereses á los del país á que pertenece. *El querer remediar á los indios, tiene por objeto evitar los males que su situación ocasiona á México*. Si en un país habitado por diversas razas se quiere mejorar una de ellas exclusivamente, sin relacion con las demas, vendríamos á parar á la destruccion de las otras ó, por lo menos, á su esclavitud . »³⁶

Ainsi, la démarche de Pimentel vise simplement à réduire la fracture existant entre deux types d'habitants, d'une part une frange de population qu'il considère comme blanche, d'autre part une majorité soumise aux lois des communautés indigènes. Parmi ces dernières, la propriété

necesarias para hablarla y entenderla, por el modo mas ordinario y versado comun y generalmente para no ofuscarse en su inteligencia. Hecho y ordenado por el padre Fr. Miguel de Guevara, Ministro predicador y operario evangélico, en las tres lenguas que generalmente corren en esta Provincia de Michoacan Mexicana, Tarasca y Matlatzinga, prior actual del convento de Santiago Undaméo, año de 1638 », *BSMGE*, t. IX, 1861, p. 197-260.

³³ Romero, J. G., « Dictamen sobre los inconvenientes de mudar los nombres geográficos de las poblaciones de la Rep aprobado por la Sociedad. » *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 387-389. Cette demande est renouvelée par la suite et la circulaire ministérielle qui en résulte est publiée elle aussi dans l'un des bulletins.

³⁴ Pimentel, F., *Cuadro descriptivo*, *op. cit.*, p. XII.

³⁵ Pimentel, F., *Memoria sobre las causas que han originado la situación actual de la raza indígena de México y medios de remediarla*, México : Imprenta de Andrade y Escalante, 1864.

³⁶ *Ibid.*, p. 238-239.

collective est pour lui aussi l'un des principaux écueils à la mise en place d'une nation moderne.

« [...] opinamos que la causa primera de la degradación de los indios se encuentra en los defectos de su antigua civilización, á saber: en su religión bárbara, en el despotismo de sus gobiernos, en su sistema de educación cruel, en el establecimiento del comunismo y de la esclavitud. »³⁷

La conquête et l'acculturation ne sont pas condamnées, pas plus que les cultures indiennes ne sont revendiquées comme viables. Pimentel ne souhaite pas maintenir les particularités culturelles indigènes, bien qu'il s'y intéresse sur le plan intellectuel. Son intérêt pour les Indiens de son temps est semblable à l'indigénisme qui grandira après la Révolution mexicaine, visant à intégrer les autochtones, par tous les moyens possibles, à une nation qui n'est pas conçue en fonction d'eux ; Pimentel est en cela proche de J. F. Ramírez et même de l'athée Ignacio Ramírez : Pimentel préconise le rétablissement de la connaissance d'une langue indigène comme préalable à l'ordination d'un prêtre : il considère donc bien que la connaissance des langues indigènes est un outil indispensable à la construction de la nation mexicaine, mais seulement comme outil d'acculturation. On comprend ainsi que le dernier remède proposé soit le métissage par le biais de l'immigration, afin de passer d'un Mexique divisé en deux « races » à un pays métis : le métissage est en effet pour Pimentel un moyen de diluer la composante indigène jusqu'à la faire disparaître.³⁸ C'est sans doute dans cette optique que J. F. Ramírez considère que si les missionnaires se lancent dans l'élaboration de dictionnaires et de grammaires, « la empresa, de meramente literaria, pasaría a ser eminentemente útil en el orden religioso, político y moral. »³⁹ Ignacio Ramírez, par ailleurs issu de parents indiens, considère pour sa part l'éducation primaire en langue indigène comme une nécessité.⁴⁰ Ces points de vue donnent une utilité pratique immédiate aux travaux des linguistes. Ils sont relayés par un certain type de publications tournées vers la communication en langues indigènes, tels que les manuels de nahuatl rédigés par Faustino Galicia Chimalpopoca⁴¹ ou de nombreux ouvrages publiés par l'évêché de Puebla, visiblement conçus dans ce but⁴² - plus souvent afin d'évangéliser que d'éduquer : il n'est pas rare que le Notre Père fasse partie des textes proposés ; mais la Constitution de 1857 est elle aussi traduite, certes assez tardivement : en 1888. Cependant tous les linguistes n'adoptent pas cette vision utilitariste des langues indigènes : B. Cifuentes fait état d'une polémique intervenue à Guadalajara vers 1870 entre Agustín de la Rosa, envisageant l'étude d'une langue indigène pour elle-même, et Agustín Rivera, souhaitant en faire un outil de communication.⁴³ Plus que le caractère laïque ou religieux de l'éducation en langue indigène, ce qui pose problème semble être la pertinence d'appliquer la connaissance linguistique à des fins pragmatiques. Si les langues indigènes peuvent offrir une utilité immédiate, la langue nationale est en revanche, pour tous, l'espagnol du Mexique. Ce sujet mériterait d'être développé dans un article à part entière, étant donné d'une part, que certains auteurs publient vers 1850 des

³⁷ *Ibid.*, p. 74.

³⁸ *Ibid.*, p. 240.

³⁹ « Acuerdo de la sociedad para la publicación de una nota del Sr. D. José F. Ramírez, sobre idiomas antiguos del país, y dictámen que recayó sobre este asunto », *BSMGE*, t. II, 1851, p. 209.

⁴⁰ Ramírez, I., « Educación de los indios », en *Obras completas*, et Cifuentes, B., *op. cit.*, p. 19.

⁴¹ Galicia Chimalpopoca, F., *Silabario mexicano*, Mexico, Imprenta de las Escalerillas, 1849 ; *Devocionario para oír misa en lengua mexicana. Dedicado a los indios*, Mexico, 1848, *El Centavo de Nuestra Señora de Guadalupe*, México, 1869, *Epítome o ...*, México, 1869 ; *Vocabulario correcto de la lengua mexicana*, Mexico, Museo Nacional de Arqueología, *** (rédigé en 1869).

⁴² Cifuentes, B., *op. cit.* p. 64-70.

⁴³ Cifuentes, B., *op. cit.* p. 67.

poèmes attribués au roi poète Netzahualcoyotl ou à Netzahualcoyotl,⁴⁴ d'autre part que la municipalité de Mexico sollicite **deux discours** en langue nahuatl pour l'inauguration du buste de Cuauhtémoc le 13 août 1869⁴⁵ et que le gouvernement en fait autant pour l'inauguration du grand monument au même héros en 1887 ;⁴⁶ mais nous irons directement à la conclusion, en nous appuyant sur deux indices : les écrits de Pimentel et ceux du premier Congrès national d'Instruction, postérieur à la période ici étudiée. Pimentel est l'auteur d'une *Historia de la literatura y las ciencias en México*,⁴⁷ dont seule la première partie voit le jour : dans cette grande anthologie littéraire ne figurent que les auteurs en langue espagnole, ce qui semble naturel à l'auteur et aux lecteurs. Pimentel débat d'ailleurs avec I. M. Altamirano autour de la nécessité de fixer une norme mexicaine de l'espagnol, ce qui pour lui serait une erreur : il fera d'ailleurs partie des premiers membres de l'Académie mexicaine de la langue, correspondante de la *Real Academia Española*, finalement mise en place en 1875. Le premier Congrès national d'Instruction, à une époque nettement plus nationaliste, en 1889, définit ainsi la langue du Mexique : « no la española pura, sino la española modelada por nuestro medio físico y social, por los restos de las civilizaciones a medias desaparecidas y por las creaciones que en México ha hecho surgir la mutua compenetración de las razas ». ⁴⁸ Il s'agit donc d'une variété locale du castillan et c'est sur cette langue que portent les efforts de nationalisation.⁴⁹

2.2. Une connaissance linguistique essentiellement tournée vers le passé et hiérarchisée

En réalité, l'intérêt des savants pour les toponymes et les langues indigènes est prioritairement tourné vers le passé, y compris -et peut-être surtout- dans le cas de Pimentel. Il n'existe aucune incompatibilité entre la volonté d'utiliser ces langues de manière transitoire pour intégrer les Indiens à la nation mexicaine et le souhait de conserver toutes les manifestations des cultures indigènes, considérées comme vouées à l'extinction, en vue d'étudier ce « passé » qui fait partie intégrante du patrimoine national.⁵⁰ Mais avec quel objectif précis ? Que cherche-t-on à démontrer à travers l'étude de ces langues ?

Pimentel écrit en 1864 que « diversos idiomas adulterados por el castellano [...] esto es lo que nos queda de la antigua civilización mexicana. Forzoso será, pues, para conocerla lo mejor

⁴⁴ Rodríguez Galván, I., « Profecía de Guatimoc », *Poesías de d. Ignacio Rodríguez Galván*, México, M.N. de la Vega, 1851, vol. I; Pesado, J. J., *Las Aztecas*. Poesías tomadas de los antiguos cantares mexicanos, México, Vicente Segura, 1854.

⁴⁵ Les deux *nahuatlats* sollicités sont Felipe Sánchez Solís et Antonio Carrión. Cf. Archivos del ayuntamiento de la Ciudad de México, vol 2276 : Ramos, Historia, Monumentos, p. 17, section 1869, doc. 3.

⁴⁶ cf. *El Siglo XIX*, 10 août 1869 et 20 août 1887, programmes des festivités. Les orateurs en nahuatl sont Felipe Sánchez Solís et Fernando del Paso y Troncoso.

⁴⁷ Pimentel, F., *Historia de la literatura y las ciencias en México, desde la Conquista hasta nuestros días*, México, Librería de la Enseñanza, 1885.

⁴⁸ Fiche de préparation de la visite de l'exposition « Indiens – Mexico – Chiapas – Californies, un monde fait de tous les mondes », Parc de la Villette, 22 mai-17 novembre 2002.

⁴⁹ Les deux points de vue sur la langue espagnole et la norme à adopter au Mexique persistent jusqu'à la fin du siècle. En témoignent ces deux ouvrages opposés : García Icazbalceta, J., *Vocabulario de mexicanismos : comprobado con ejemplos y comparado con los de otros países hispano-americanos, propónense además algunas adiciones y enmiendas a la última edición del Diccionario de la Academia*, Mexico, La Europea, 1899; et Ramos y Duarte, F., *Diccionario de mejicanismos : colección de locuciones y frases viciosas con sus correspondientes críticas y correcciones fundadas en autoridades de la lengua : máximas, refranes, provincialismos i [sic] remoques populares de todos los Estados de la República Mexicana*; prologue Ricardo Gómez, 2a ed. aum. 1899.

⁵⁰ Uribe, E., « Lo indígena en la conformación de la nacionalidad mexicana, 1830-1850. El indio viejo frente al indio nuevo », *Cuadernos de arquitectura*, 1987, p. 3-6.

posible [...] purificar, analizar y comparar los idiomas indígenas [...] ». ⁵¹ José Fernando Ramírez, dans sa lettre à la SMGE de décembre 1850, considère que la conquête a effectué une œuvre destructrice, notamment en imposant les rituels catholiques en espagnol, qui se sont ancrés dans les rituels indigènes présents. Quant aux membres de la SMGE qui émettent un jugement sur la lettre de Ramírez, ils considèrent qu'il s'intéresse à « los antiguos dialectos del país ». De manière générale, les langues parlées au XIXe siècle sont donc considérées avant tout comme les reflets imparfaits des « idiomas primitivos », conçus comme des langues pures. La langue est l'un des monuments restant au Mexique, au même titre que les sites archéologiques, et permet de reconstruire l'Amérique pure, non souillée par la présence européenne. On comprend ainsi que le tome VIII du bulletin renferme à la fois la supplique de sauvegarder les toponymes anciens et la demande, approuvée à l'unanimité par la SMGE, d'une législation protégeant les monuments archéologiques. ⁵²

F. Pimentel, dans son discours d'entrée à la SMGE, indique ainsi que la linguistique est un puissant allié de l'histoire, permettant de remonter plus loin dans le temps que cette dernière : il applique justement le terme de monument aux langues indigènes. ⁵³ Qu'y cherche-t-il ? Selon la SMGE en 1851, la principale utilité d'un inventaire des langues existant et ayant existé au Mexique serait d'apporter la lumière sur « la grave cuestión sobre el origen de los primitivos pobladores de esta parte del continente ». ⁵⁴ Il s'agit ici très exactement de la même préoccupation qu'avant l'Indépendance, celle de l'origine géographique et ethnique des peuples d'Amérique ; Pimentel est plus nuancé et se défend d'associer systématiquement similitude et origine commune, et propose une seconde explication aux ressemblances linguistiques. Dans le prologue à la seconde édition du *Cuadro descriptivo*, il indique que « un indio americano hablando dialecto español no prueba con esto ser de la raza caucásica ; pero sí haberse unido con ella ». ⁵⁵ La finalité de l'étude des langues est donc selon lui celle de connaître les relations entre les nations antérieures à l'établissement de l'Etat-nation mexicain. Sa classification des langues ne se distingue cependant pas clairement d'une généalogie des langues, comme l'indiquent les arbres illustrant le tableau synoptique du tome I du *Cuadro descriptivo*. La linguistique appliquée aux langues indigènes est destinée à se fondre dans une linguistique générale, avec un objectif similaire à celui de la période coloniale : donner aux langues américaines une place de choix parmi les langues du monde. Le linguiste comparatiste est résolument tourné vers le passé.

L'étude des langues indigènes comporte plusieurs autres aspects, tous reliés à l'affirmation d'un haut degré de développement culturel spécifique au continent américain. D'une part, depuis les travaux de Manuel C. Nájera, ⁵⁶ l'affirmation d'un unique schéma linguistique pour toutes les langues amérindiennes est contrée par l'étude de l'otomi, une langue principalement monosyllabique, contrairement à toutes les autres langues du continent. Cette diversité des modèles est un camouflet pour les détracteurs de l'Amérique, qui considéreraient les

⁵¹ Pimentel, F., *Memoria, op. cit.*, p. 9.

⁵² Romero Gil, « Dictamen presentado a la sociedad de Geografía y Estadística por la comisión especial que suscribe con objeto de pedir al Supremo Gobierno que declare propd nacional los monumentos arqueológicos de la República », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 438-442.

⁵³ « Discurso sobre la importancia de la lengüística [*sic*], leído por el Sr. D. Francisco Pimentel al tomar asiento por primera vez en a SGE el 22 de agosto de 1861 », *BSMGE*, t. VIII, 1860, p. 367-371.

⁵⁴ « Acuerdo de la Sociedad para la publicación de una nota del Sr. D. José F Ramírez sobre idiomas antiguos del país, y dictamen que recayó sobre este asunto », *BSMGE*, t. II, 1851, p. 207-214.

⁵⁵ Pimentel, *Cuadro descriptivo...*, *op. cit.*, 1874, p. XV.

⁵⁶ Nájera, M. C., *Disertación sobre la lengua othomí*, México, Imprenta del águila, 1845; cf. Cifuentes, B., *op. cit.*, p. 83.

indigènes comme des barbares primitifs et donc formés sur un même modèle. Pimentel va plus loin en différenciant quatre ordres de langues distincts, représentés par quatre arbres différents. Cette diversité des modèles linguistiques rétablit la possibilité d'une équivalence entre l'homme américain et l'homme européen. Certains linguistes font aussi ressortir la rationalité des Indiens par d'autres biais. Pimentel étudie en première partie de sa *Memoria sobre las causas* les qualités et les défauts de la civilisation aztèque ou "mexicana" et rappelle à ce propos que les sacrifices humains n'ont pas été spécifiques à cette culture, mais se pratiquaient aussi dans l'antiquité indo-européenne. Ce que Pimentel refuse, c'est principalement de considérer les Indiens comme inférieurs aux autres « races » et notamment aux Européens. Cette préoccupation prolonge celle des créoles du XVIII^e siècle confrontés aux préjugés des Européens, preuve, sans doute, que le regard de l'Europe n'a pas vraiment changé.

D'autre part, la diversité des degrés de perfection des langues est bien sûr mise en relation plus ou moins implicitement avec le degré de perfection des civilisations des peuples qui les ont parlées. Toutes les langues indigènes n'ont pas le même statut : José Fernando Ramírez, dans sa lettre de décembre 1850 adressée à la SMGE, proposait de réduire le nombre de mots nécessaire à la constitution des vocabulaires des diverses langues parlées au Mexique, notamment « porque la redacción de un vocabulario bárbaro es quizás el más ingrato, difícil y molesto de los trabajos literarios ». Pimentel en 1864 considère que le peuple « mexicain » ainsi que les Acolhuas, les Tarasques, les Zapotèques, les Mixtèques, les Chiapanèques et les Mayas, étaient des peuples civilisés, tandis que d'autres « nations » qu'ils côtoyaient étaient restées à l'état sauvage.⁵⁷ Les savants ont à l'esprit une hiérarchie commune, qui se manifeste aussi dans les appréciations linguistiques. Le classement par familles de langues n'implique pas en lui-même de hiérarchie, mais lorsque les linguistes mexicains en proposent un, ils soulignent inmanquablement que, parmi les langues préhispaniques, la plus perfectionnée était celle des Aztèques. Jusqu'à nos jours, l'idée reçue selon laquelle la civilisation aztèque était la plus aboutie persiste parce qu'elle remplit un rôle dans l'identité nationale mexicaine : la nation n'est pas conçue comme indigène mais s'approprie un passé antique glorieux, limité à l'épopée aztèque telle qu'elle a été reconstituée au XIX^e siècle, à travers le mythe d'un peuple errant, fondant une ville, devenant progressivement le maître de ses anciens dominateurs *acoluhas*, jusqu'à être vaincu et dominé par l'envahisseur européen. Comme cela a déjà été démontré ailleurs, c'est la nation mexicaine tout entière qui est projetée de manière symbolique sur le peuple aztèque, aussi appelé *mexicano*, auquel se réfère clairement le blason.⁵⁸ Sous certains aspects, les Aztèques peuvent incarner les Mexicains ; leur refuser la première place serait porter atteinte à la dignité nationale.

On peut donc observer la portée symbolique du culte particulier rendu aux Aztèques jusque dans les études linguistiques. Mais cette signification particulière du nahuatl entraîne aussi un usage politique de cette langue. Les linguistes sont-ils par ce biais amenés à prendre parti ?

EPILOGUE : LA LANGUE NAHUATL ET LA POLITIQUE INTERIEURE AU MEXIQUE

Cette rapide ébauche permet d'entrevoir la complexité du lien entre questions linguistiques et politique partisane, en observant par exemple la convergence de points de vue entre un Francisco Pimentel, très impliqué sous le Second Empire auprès de Maximilien, et Ignacio

⁵⁷ Pimentel, F., *Memoria*, op. cit. p. 10.

⁵⁸ Voir par exemple ma thèse de doctorat « *Nos ancêtres les Aztèques ?* » *Des usages des images des Indiens préhispaniques dans la création d'une identité nationale mexicaine (1860-1910)*, Université Paris VII – Denis Diderot, soutenue en 2005.

Ramírez « El Nigromante », en ce qui concerne la nécessité de transformer les Indiens par le biais de leur propre langue ; on a observé aussi que ce même Pimentel partage avec les libéraux une profonde répulsion pour la propriété collective.

On a vu aussi que l'intérêt pour la linguistique amenait à des continuités scientifiques par-delà les ruptures politiques : cela est vrai aussi bien pour Pimentel lui-même que pour Orozco y Berra. Ce dernier publie une étude, « Apuntes relativos a las lenguas habladas en algunas fracciones políticas de México », en 1857 dans les *Memorias de la Secretaría de Fomento* ce qui indique l'étroite relation entre le linguiste et le gouvernement libéral radical ; or l'ouvrage abouti, *Geografía de las lenguas y Carta etnográfica de México*,⁵⁹ le premier travail de synthèse sur les langues parlées au Mexique, est finalement publié en 1864 grâce à l'aide de l'Empereur, ce qui offre une preuve de l'importance stratégique de l'étude des langues indigènes, et par conséquent du soutien de tous types de gouvernements à ce type de recherche et de publication.

On notera par ailleurs que Maximilien tente de s'attirer les grâces des populations indigènes dès son arrivée : Faustino Galicia Chimalpopoca, le seul linguiste de la SMGE qui soit lui-même d'origine indigène, devient à la fois son professeur de nahuatl et le président de la *Junta protectora de las clases menesterosas* par le biais de laquelle Maximilien tente de remédier aux abus dont sont victimes plusieurs catégories de la population, en particulier les Indiens.⁶⁰ Ce qui est certain c'est que Maximilien sollicite la plupart des savants et artistes nationaux et que les membres de la SMGE répondent généralement à son appel : José Fernando Ramírez préside ainsi l'Académie Impériale des Sciences et des Arts. Cette réceptivité vaut à la plupart des membres un ostracisme qui dure quelques années à partir de 1867, et à la Société l'imposition de présidents libéraux radicaux dès le retour au pouvoir des Républicains.

Nous avons en revanche pu observer clairement que les linguistes spécialistes des langues indigènes servent la nation de plusieurs manières : en attirant l'attention internationale par la qualité de leurs recherches, et permettant que l'inventaire du patrimoine national se fasse aussi dans le domaine linguistique, et en offrant des outils permettant, si besoin, d'utiliser les langues indigènes à des fins pédagogiques. En revanche, leurs travaux ne s'orientent en aucun cas vers la prise en compte des cultures autochtones dans le projet de nation. Ni les libéraux ni les conservateurs n'étaient porteurs de ce type de projet, la seule nation considérée comme viable au XIX^e siècle était la nation homogène ethniquement et l'homogénéité ne pouvait venir que du blanchiment, a minima culturel. C'est pourquoi la linguistique mexicaine, lorsqu'elle n'était pas instrumentalisée à des fins pédagogiques, était systématiquement orientée vers le passé et inséparable de l'histoire et de la conservation du patrimoine. Les langues indigènes étaient un attribut du passé national, l'avenir ne pouvait être qu'ordre et progrès.

⁵⁹ Cf. Cifuentes, B., *op. cit.* p. 39.

⁶⁰ cf. Pani, E., *Para mexicanizar el segundo imperio. El imaginario político de los imperialistas*, México, Colegio de México-Instituto Mora, 2001.